

Radio Free Europe/Munich
Evaluation and Analysis Department
Background Information USSR

13 July 1960

KHRUSHCHEV'S "OPPOSITION": THREE THEORIES IN SEARCH OF REALITY

I. Introduction

II. Khrushchev: Fiction et réalité
(Est et Ouest, 1-15 July 1960,
by B. Souvarine)

p. 1

Introduction

The oft-rumoured but tenuous "opposition to Khrushchev" has recently been gradually fading from the news. Now that Khrushchev is back in Moscow, after his second visit abroad since the Paris fiasco, it will presumably, if it exists at any level of real influence, make itself felt before long. While waiting for this to happen - it may well be a fruitless vigil - the discussion of the problem by Boris Souvarine, which is appended below, will help to remove a number of misconceptions.

The presumed dissatisfaction in the military establishment, which is supposed to be caused partly by the four demobilizations to which it has passively submitted in rapid succession and partly by the aftermath of the U-2 incident, is well covered by M. Souvarine, who explains yet again that virtually every senior Red Army officer is a member of the Party, subject to Party discipline. Moreover, the logic of the argument that the U-2 incident aroused discontent among Soviet officers has never been clear. It rests theoretically on the idea that since the reconnaissance flights are now known to have continued successfully for four years, some military men must be indignant at this revelation of the weakness of the Soviet air defence system. But in fact those Soviet officers senior enough to be able to influence the Presidium - and since the fall of Marshal Zhukov there have been few indeed in such a position - must have known of the flights from radar reports ever since they began, i.e., at about the time when the armed forces were at their maximum strength in the Khrushchev era of 5.7 million men. These forces are now well below the 3.6 million level established at the end of 1959.¹

The progressive numerical weakening of the military establishment has, naturally enough, not been accompanied by an increase in its political influence. Indeed only recently Khrushchev took it upon himself personally to sign and

¹See the report of the Central Statistical Administration for the expansion of the state labor force, 3.9 million up in one year. Tass 12 July 1960.

publish a routine list of officers' promotions, thereby demonstrating his continuing and unquestioned authority in this field, and on April 30th, 1960, Red Star announced that the density of communists in the Army is now so great, presumably because of the demobilization of non-party personnel in preference to communists, that it has become possible to begin forming self-contained Party units even down to battalion level. Formerly they existed only down to the regimental level. The Party's hold on the Army is tightening steadily.

M. Souvarine is also enlightening of the subject of the alleged "Suslov group". As he points out, no one has yet identified any member of it other than Suslov, whose much-advertised position as a "dogmatic theoretician" rests on no convincing evidence. Suslov's biography in the Large Soviet Encyclopaedia, it is pointed out, makes no mention at all of his theoretical contributions to Marxism-Leninism. The fact that Suslov has twice been quoted in two years - by Sovetskaya Kultura 5 May 1960² and by Soviet Latvia 8 Mar. 1959³ - as making statements with which Khrushchev would entirely agree is perhaps evidence of his increased stature in the Presidium, but scarcely supports the theory that he is bringing pressure to bear on Khrushchev. Moreover it remains true that it has not yet been possible to establish a single initiative which Suslov has independently undertaken, unless his resistance to the cult of Khrushchev's personality (see Background Information, 26 January 1959, "The Stubbornness of Suslov") during 1958 can be considered as such. Since he has subsequently abandoned this isolated instance of a wholly negative idiosyncrasy, it would be unwise to deduce an ability - or desire - to oppose the leader of the Party from it.

Finally M. Souvarine's remarks on Sino-Soviet relations and the theory that Chinese pressure on Khrushchev, in connection with the summit conference in some way influenced his actions in Paris, are worth attention. One point needs to be added, however: since the Pravda and Sovetskaya Rossiya articles indirectly attacking Peking,⁴ which have been followed even after the Bucharest meeting by an obvious criticism of the Chinese in Trud (7 July 1960),⁵ any presidium member who might conceivably have sympathized with the Chinese position will have to be unusually careful in expressing his "leftist" views. In fact he will probably find it wiser to keep them to himself.

r.r.g.

² A routine denunciation of abstract art.

³ A reference to his speech to the 21st Party Congress.

⁴ June 12th and 10th, 1960.

⁵ Article by V. Grishin, Chairman of the AUCCTU.

KHROUCHTCHEV: FICTION ET RÉALITÉ

By B. Souvarine
Est et Ouest
1-15 July 1960

Khrouchtchev s'étant comporté comme l'on sait à l'occasion de la conférence "au sommet" qui n'a pas eu lieu le 16 mai dernier, une sorte de consensus unanime s'est établi parmi les quelque trois mille journalistes présents pour expliquer au public des deux mondes qu'en réalité les choses ne sont pas ce qu'elles ont l'air d'être. Contrairement aux apparences, Khrouchtchev ne mérite selon eux aucun blâme pour avoir déçu les espérances qu'il avait fait naître, car il n'était pas libre de laisser libre cours à ses sentiments et intentions véritables: à son corps défendant, il a eu l'attitude et tenu le langage que lui imposaient des pressions irrésistibles, celle des maréchaux soviétiques disent les uns, celle des staliniens du Presidium disent les autres, celle des Chinois affirment d'autres encore, et toutes les trois à la fois renchérissement ceux qui ne veulent pas risquer d'en oublier. Quelques commentateurs originaux discernent chez Khrouchtchev l'influence des communistes allemands et certains même vont jusqu'à définir une coalition internationale de "durs" englobant, avec les Chinois et les Allemands, ni plus ni moins que les Albanais.

De cette soviétologie à grand tirage, il appert que Khrouchtchev assume une tâche véritablement ingrate, celle de mettre en oeuvre une politique qui n'est pas la sienne. Comme chacun sait, ou est censé savoir, sa politique à lui serait libérale, pacifiste, détendue, coopérante, conciliante. Mais il ne fait pas ce qu'il veut. Que peut-on reprocher à un Khrouchtchev aux prises avec les Albanais, avec le maréchal Malinovski dont le public a pu contempler sur ses journaux la mine avenante, avec le redoutable théoricien Souslov, zélateur d'un néo-stalinisme intransigeant, et avec le milliard de Chinois qui, avant même d'exister, détermine le sort du genre humain? Une première objection, pourtant, se présente.

Les clairvoyants qui disculpent ainsi Khrouchtchev à priori sont ceux-là mêmes qui, depuis des années, le montraient exerçant un véritable pouvoir personnel après élimination de ses rivaux et contradicteurs, abolissant une direction collective ou collégiale éphémère. On n'en finirait pas de citer les textes d'experts pour qui Khrouchtchev avait réussi en cinq ans ce qui avait pris vingt ans à Staline, le cumul des deux plus hautes charges du Parti et de l'Etat. Encore tout récemment, après la réunion du Comité central de 4 mai, de gros titres annonçaient dans la presse que Khrouchtchev avait (personnellement) "limogé" des adversaires et nommé de ses "protégés" au Presidium. Depuis 1953, le premier secrétaire ne cesse d'épurer la direction du Parti où

la prolifération spontanée de "stalinien" se poursuit d'une façon déconcertante, malgré l'avancement systématique accordé aux "hommes de Khrouchtchev". On aimerait comprendre: si Khrouchtchev est le successeur de Staline et s'arroge une autorité personnelle sans contrepoids, d'où vient qu'il ait à tenir compte d'opposants de toutes sortes, et d'abord de certains maréchaux?

On se croyait délivré de la légende des influences militaires au Kremlin depuis l'éviction expéditive de Joukov en 1957. Ce sont des diplomates et des journalistes étrangers qui, dans leur ghetto moscovite, avaient forgé cette légende inventé la "popularité" de Joukov, fait de lui le "vainqueur" de Stalingrad et le "héros" de Berlin. La population soviétique ignorait tout cela: en effet, il n'a pas paru dans ses langues un seul livre, la moindre brochure élogieuse susceptible de motiver ladite popularité dudit héros, auquel la Grande Encyclopédie Soviétique accordait tout juste, trente-cinq lignes précisant qu'il n'avait fait qu'exécuter les géniales instructions de Staline. Quant aux soldats ayant servi sous ses ordres et survécu aux massacres inutiles consécutifs à sa stratégie (sur les géniales instructions de Staline), ce n'est pas eux qui l'auraient rendu populaire, outre qu'ils n'ont que le droit de se taire. Et d'ailleurs la popularité, réelle ou supposée, n'aurait rien à voir avec les décisions du Comité central. Un beau jour, la preuve a été faite une fois de plus qu'un maréchal soviétique est un membre du Parti comme les autres, révocable à merci. Du même coup, il n'a plus été question pendant deux ans et demi d'intervention des militaires dans les affaires du Presidium, ni de bonapartisme, ni de tant d'autres produits d'imaginations occidentales qui abondaient la veille à ce sujet. Mais il a suffi que Khrouchtchev vienne à Paris flanqué d'un Malinovski et d'un Gromyko pour que les divagations recommencent.

En vain, les rares personnes compétentes ont-elles expliqué maintes fois le système pseudosoviétique où le Parti est tout, le reste étant subordonné; où les cadres de l'armée comme ceux de la police, de l'industrie, de l'administration, de l'enseignement, etc., appartiennent au Parti et par conséquent y assument leurs fonctions à leurs places dans la hiérarchie, les inférieurs obéissant à leurs supérieurs, la supériorité suprême s'incarnant dans le Comité central et ses organes permanents, le Presidium et le secrétariat. L'anthropomorphisme qui substitue Khrouchtchev à la direction collective, qui avait érigé Joukov en personnage de coup d'Etat militaire, veut à présent qu'un quelconque Malinovski dicte ses volontés ou celles de "l'armée" aux représentants du pouvoir communiste.

* * *

Comme si cette absurdité ne suffisait pas, il s'est trouvé un ou des faussaires pour attribuer au maréchal Sokolovski un article prétendument paru dans la Krasnaïa Zvezda

et où l'auteur, s'exprimant à la première personne du singulier, se serait permis des injonctions à l'adresse de "l'entourage" de Khrouchtchev rendu responsable de la récente réduction des effectifs. Le papier de la presse occidentale supporte tout, mais celui de la Krasnaïa Zvezda n'aurait pas supporté le premier mot, "Je", de cette fabrication. Quand on pense que Staline a pu tuer, sans que personne ne bronche, 3 maréchaux, 13 généraux d'armée, 57 généraux de corps d'armée, 110 généraux de division, 220 généraux de brigade, 11 vice-commissaires à la Guerre, 75 membres du Conseil militaire supérieur, presque tous les chefs de l'aviation et de la flotte, en tout 90% des généraux, 80% des colonels, plus environ 30,000 officiers au-dessous de rang de colonel, et qu'on ose maintenant accréditer en Occident la version d'après laquelle un maréchal soviétique se risquerait à interpellé les autorités de son pays dans un journal, il y a de quoi désespérer de la liberté de la presse telle que d'aucuns la pratiquent dans le monde libre. Est-il encore besoin d'ajouter que la Krasnaïa Zvezda, comme tous les journaux de l'U.R.S.S., est strictement aux ordres du secrétariat du Parti?

Autre excuse à la conduite récente de Khrouchtchev: l'opposition soudaine de ses collègues désignés comme les "durs" ou les "staliniens" par les docteurs en soviétologie. Ce qui implique, de la part de l'omnipotent Khrouchtchev, une singulière mansuétude à leur égard. Et aussi, que Khrouchtchev ne serait ni "dur" ni "stalilien", mais mou et libéral. Cette interprétation, propagée surtout par des satellites et auxiliaires du communisme, ne cadre pas précisément avec les faits dûment constatés. Il faut ignorer l'A B C de l'histoire du Parti ou la falsifier sciemment pour soutenir une telle fiction. La biographie de Khrouchtchev s'identifie de près à la courbe du stalinisme et ne s'en écarte, depuis la mort de Staline, que pour certaines modalités d'application, non quant aux principes essentiels. Staline n'a laissé derrière lui que des staliniens éprouvés, sélectionnés à travers plusieurs épurations sanglantes, et qui ne se différencient entre eux que par des nuances en matière de tactique. La "coexistence pacifique" a été formulée par Staline, non par Lénine, et il n'y a pas l'ombre d'une preuve que la majorité du Presidium ou du Comité central veuille empêcher Khrouchtchev de coexister pacifiquement en rond. Tout indique au contraire, à cet égard, une identité de vues au "sommet" soviétique dont Khrouchtchev réalise la manoeuvre. Personne ne peut se référer au moindre signe qui démente cette évidence.

* * *

Cela ne fait pas l'affaire des fabulateurs qui, tout en érigeant Khrouchtchev en maître absolu de l'Etat soviétique, le voient en lutte constante avec une fraction "dure" ou "stalinienne" dont le nommé Souslov serait le porte-parole redoutable. On se demande pourquoi le premier secrétaire tout-puissant, entouré de ses "protégés" et de ses "créatures", ne met pas tout simplement Souslov à la porte, mais passons. On

NOT TO BE MICROFICHED

se demande aussi comment il est possible que Khrouchtchev, ayant expulsé tant de "staliniens" de la direction collective, soit toujours tenu en échec par une fraction "stalinienne" re-naissante, mais passons encore. Comme il ne saurait être question de discuter point par point la littérature diluvienne consacrée à ce thème, on se bornera ici à relever quelques affirmations du New York Times, source principale où puisent les journalistes de tous les pays, parfois sans le savoir (car ils copient, en brodant, des copies de copies). Sans remonter au-delà de l'année courante, on s'en tiendra aux articles de M. Salisbury, annaliste attitré des mystères du Kremlin et historiographe de Souslov, dont les révélations antérieures ont été déjà appréciées ici-même....

A l'en croire, Souslov n'est pas seulement et incontestablement un "stalilien" par excellence et par contraste avec Khrouchtchev le libéral, mais aussi et surtout un "théoricien", le seul qui méritât cette définition flatteuse. Le New York Times n'imprime plus le nom de Souslov, ou son portrait (cf. le 5 juin, dernier en date), sans l'assortir de la qualification théoricienne. Or, nul ne saurait dire quelle est jusqu'à présent la contribution de ce théoricien à la théorie. Sa biographie officielle, dans la Grande Encyclopédie Soviétique, n'en mentionne absolument aucune. On ne connaît de lui ni le moindre ouvrage théorique ni la moindre idée personnelle, pas même le titre de la moindre petite brochure. Seul, M. Salisbury est informé des oeuvres secrètes de ce personnage, mais il n'en fait profiter personne, tout en prodiguant une prose abondante.

Il préfère raconter (17 janvier) que Khrouchtchev, débarrassé de la direction collective selon tant d'articles du même journal, est entouré d'un "cercle" d'individus qui se divise grosso modo en quatre groupes principaux (on aimerait tout de même quelques détails sur les groupes secondaires...). Premier groupe: Mikoïan, Kozlov, Vorochilov et Fourtseva. Deuxième groupe: les secrétaires "vieille-ligne" (?), vétérans des luttes intestines, dont Kiritchenko est un membre typique (il venait d'être rétrogradé, mais passons). Troisième groupe: les souslovistes, où le singulier Souslov devient un pluriel. Quatrième groupe: des jeunes, comme Ad-joubéï, gendre du patron, et Chelepine, policier en chef, qui sont "une source fertile en idées nouvelles pour M. Khrouchtchev" (lesquelles?) et qui exercent "un poids considérable sur sa pensée".

Il faut renoncer à résoudre la quadrature de ce "cercle" et à s'arrêter aux multiples drôleries de ce verbiage pour en venir au morceau de bravoure: M. Salisbury commente une importante résolution du Comité central sur la propagande du Parti et il estime que ce pourrait être "une initiative de M. Souslov pour élargir sa sphère d'influence", mais qu'il serait également possible "que sa pointe soit tournée contre M. Souslov." La lecteur est vraiment bien avancé. Et cela paraît

dans le New York Times dont voici la devise: "All the news that's fit to print."

* * *

Le même journaliste extra-lucide a pour procédé d'attribuer ses cogitations aux "spécialistes", aux "experts" en matière soviétique, aux "observateurs" et autres "analystes" anonymes, ce qui confère de l'autorité à sa prose. Dans un autre article (15 janvier), il s'était référé à ces messieurs pour assurer que "la domination massive de M. Khrouchtchev dans la hiérarchie du Parti n'est pas affectée" par les développements du début de l'année. "Cependant ils peuvent avoir des conséquences personnelles considérables," car Khrouchtchev manipule les nominations de manière à ne laisser trop de pouvoir à aucun homme ou groupe: "C'était l'expédient favori de Staline." Et de nouveau réapparaît Souslov, le seul staliniste important associé actuellement à Khrouchtchev." Pour quelle raison? La résolution du Comité central sur la propagande est "rédigée en clichés dont use ordinairement M. Souslov" (or, ce sont les clichés que récitent tous les communistes). Ce texte est "une épée à double tranchant," soit pour, soit contre Souslov, disent les "analystes" en affaires soviétiques. Exactement comme le sabre de Joseph Prudhomme, propre à servir les institutions ou à les combattre.

Avec l'impossible conférence au sommet, notre exégète allait nécessairement se distinguer. "Un changement silencieux dans l'équilibre du pouvoir au Kremlin a mis une plus grande autorité aux mains des partisans militaires et politiques d'une ligne plus dure envers l'Ouest, selon l'opinion des experts," écrit-il (17 mai). Khrouchtchev lui-même a souligné le rôle des facteurs "internes", devant M. Charles Bohlen (comment ne pas le croire?). Donc, encore Souslov, cela va sans dire. Il y a des "groupes puissants" qui préconisent une "belligérance accrue": une faction militaire autour de Malinovski; le groupe des idéologues, Souslov en tête; et les communistes chinois. "Ces trois éléments ont déployé une nervosité croissante et une hostilité voilée" envers la politique arrangeant de Khrouchtchev. Les "adhérents" de Souslov ont réussi à obliger Khrouchtchev d'envoyer à Washington un homme de confiance, Georges Joukov, vers la mi-avril, et il paraît que cet émissaire a dû faire un rapport "pas très rassurant." D'autre part, le "groupe Malinovski" gagne en pouvoir et en influence. Le maréchal Sokolovski joue un "rôle symbolique" dans tout cela (comme symbole de quoi?) et il a perdu son rang, ainsi que Rokossovski, Koniev et Tchouïkov. Bref, il s'ensuit une jonction "du group Malinovski et de la fraction Souslov" contre la politique de Khrouchtchev. Si quelqu'un y comprend quelque chose... Mais où sont passés les Chinois?

On les retrouve dans un article du 24 mai: puisque Moscou a attaqué Tito, c'est pour se conformer aux "lignes" communistes chinoises. "Le poids croissant de l'influence

NOT TO BE MICROFILMED

idéologique chinoise" se fait sentir de plus en plus, "les théoriciens soviétiques ont pris exemple en Chine." Un certain Kotchetov a violemment attaqué Eisenhower dans la Pravda et le même avait naguère attaqué Pasternak: c'est sans doute le signe d'une "intrigue politico-littéraire" pour obliger le régime de Khrouchtchev à revenir à Staline, et Souslov en est probablement l'inspirateur. On doit supposer que Souslov a maintenant "les mains relativement libres pour suivre la politique longtemps défendue par les communistes chinois." Cela implique-t-il "une réduction de la domination personnelle de Khrouchtchev sur l'appareil communiste," on ne saurait encore l'assurer remarquent prudemment les "spécialistes."

Même un discours banal de Molotov à Oulan Bator signifiait, pour "certains spécialistes," un réveil du stalinisme (21 mai). Bientôt, ce sera "la victoire de Pékin dans l'idéologie" (titre d'un article du 26 mai): "Une violente dispute idéologique entre l'Union soviétique et la Chine communiste a fait rage à la veille de la réunion au sommet et a pu se conclure en faveur de Pékin," résume M. Salisbury. On en perd de vue Souslov qui, pourtant, resurgit le 5 juin: "Une crise de direction s'approfondissant au Kremlin" explique l'attitude explosive de Khrouchtchev à Paris. "Khrouchtchev est engagé dans une âpre lutte pour le pouvoir" où Souslov assume un rôle central, fort d'une majorité qu'il influence au Presidium et au Comité central. "Les déclarations publiques de Khrouchtchev reflètent la ligne plus dure de Souslov" (il y aurait donc une direction collective?). Souslov ne manoeuvre pas seul, il a l'appui de "forces armées" et aussi d'éléments de la police. Mikoïan est "au moins une victime temporaire de la lutte," au grand dam de Khrouchtchev. Le départ de Kiritchenko a donné des coudées plus franches à Souslov. Et ainsi de suite.

Cela rebondit le 7 juin: "L'influence politique de Michel Souslov a produit une situation instable dans les votes aux plus hauts échelons du pouvoir soviétique (...) La balance des forces penche en faveur de M. Souslov (...) Khrouchtchev, dit-on, n'a plus complètement la haute main sur le secrétariat du Parti (...) Avant le 4 mai, il était sûr des votes de sept secrétaires sur dix. Dans le nouveau secrétariat de six membres, Khrouchtchev et Souslov sont virtuellement à égalité." Il en appert qu'au secrétariat, on passe son temps à "voter"... Et qu'au Presidium comme au Comité central, les disputes "font rage" sans discontinuer. Peut-être, mais M. Salisbury (comme nous) n'en sait rien, et en tout cas cela prouverait qu'il existe à Moscou une direction collective, non un pouvoir personnel.

Dans cet incoercible verbiage, Souslov et Mao s'entremêlent si étroitement qu'on ne peut plus les dissocier pour le bon ordre de l'exposé. "Le spectre de la Chine communiste hante à la fois Washington et Moscou," proclame un titre du New York Times le 12 juin. C'est encore M. Salisbury qui déborde de

renseignements: la campagne chinoise s'organise en communes primitives du type envisagé par Fourier au début du dernier siècle (pas précisément, mais passons), ce qui ne plaît pas aux Russes (en effet, mais on ne voit pas bien le rapport avec Souslov, les maréchaux et la conférence au sommet). Pékin ne veut pas relâcher la tension internationale et s'oppose aux vues de Khrouchtchev: celui-ci pense qu'une guerre nucléaire serait un désastre mondial, un suicide mutuel, tandis que Mao croit la Chine capable de perdre 300 millions d'individus et de survivre. (Quand Mao a-t-il dit cela? Il faudra revenir, à l'occasion, sur cette histoire). Enfin, la Chine comptera 1 milliard d'habitants en 1975 (leitmotiv de M. Paul Reynaud) et voilà pourquoi votre fille est muette. Du coup, Souslov a disparu de la scène, sans doute plongé dans ses "théories".

* * *

Passer en revue les articles de M. Salisbury offre au moins deux avantages: cela dispense de les réfuter, le résumé et les citations se suffisant à eux-mêmes, et cela dispense aussi de reprendre des milliers d'autres articles qui sont de la même veine avec des variantes sans importance. A la réflexion, nos articles antérieurs d'Est & Ouest avaient déjà traité de sujets identiques: pourvoir personnel et direction collective, les maréchaux, Souslov, les Chinois et tutti quanti. Ce sont les mêmes histoires qui recommencent. Sur les relations soviéto-chinoises, l'essentiel avait été dit dans d'autres articles d'Est & Ouest, et l'on ne peut que se répéter ou se contredire. Cependant, des faits nouveaux appellent de nouveaux commentaires. La mise au point sur Un prétendu conflit doctrinal entre le P.C. soviétique et le P.C. chinois, par Branko Lazitch, dans le dernier numéro d'Est & Ouest, règle une des questions, jusqu'à nouvel ordre. Quant au fouillis d'informations tendancieuses et d'interprétations abusives qui tient lieu actuellement de sinologie sur le forum international, quelques généralités sommaires ramèneront les choses à de plus justes proportions.

* * *

Il est à peine nécessaire d'observer qu'entre grands pays voisins, une parfaite harmonie d'intérêts et de rapports serait sans précédent; on ne voit pas pourquoi l'Union soviétique et la Chine communiste feraient exception indéfiniment. D'autre part, il y a toujours eu des divergences de tempéraments et de mentalités dans le monde soviétique et communiste; à l'intérieur même de l'U.R.S.S., de violents conflits ont ensanglanté les relations entre partis communistes et républiques soviétiques; et les tragédies de la Hongrie, de la Pologne, de l'Allemagne orientale, obsèdent encore les mémoires fidèles. Cela étant, il emporte de ne pas confondre la fiction et la réalité, de ne pas prendre des suppositions pour des faits, ni des rumeurs pour des "sources". La solidarité qui unit les

deux monstrueux Etats totalitaires sera encore longtemps plus forte que les désaccords secondaires. On a déjà beaucoup argumenté à ce propos et rien n'a entamé jusqu'à présent les arguments essentiels.

La tentative de brûler les étapes en Chine pour instaurer une sorte de communisme intégral a visiblement été regardée à Moscou avec une froideur inquiète: le régime soviétique à ses débuts avait connu des expériences de ce genre, quoique sur une moindre échelle, et ses dirigeants actuels épris de réalisations pratiques ont de bons motifs pour déconseiller les plans utopiques. A part cela, il est naturel que deux impérialismes communistes, l'un mi-européen, l'autre entièrement asiatique, avec trente ans de différence d'âge, ne s'expriment pas de manière identique dans leur politique extérieure. Tant que le gouvernement de Mao ne sera pas reconnu par les Etats-Unis ni admis aux Nations Unies, il se rendra aussi odieux que possible afin de pousser à fond son chantage. S'il obtient satisfaction, il manifesterait fatalement son hostilité indéfectible dans un autre style, plus proche de la "coexistence pacifique," forme raffinée de guerre froide. Les disparités de tons et d'objectifs immédiats entre Pékin et Moscou ne contredisent nullement une convergence vers le même but final.

Depuis la fondation de l'Internationale communiste, le centre directeur de Moscou s'est toujours évertué à réprimer des déviations de droite et de gauche dans les rangs et dans les cadres. Le vocabulaire change, mais les tendances subsistent, renaissent ou se renouvellent. On parlait en 1921 d'opportunisme de droite et d'inopportunisme de gauche; quarante ans plus tard, cela s'appelle révisionnisme et sectarisme ou dogmatisme. L'état-major politique siégeant à Moscou, dont la prééminence est explicitement reconnue à Pékin, se réserve la capacité de tracer "la ligne" du juste milieu, conforme à l'intérêt de l'Etat soviétique, et il le fait ces temps-ci en recourant à des citations de Lénine dont les oeuvres recèlent des aphorismes applicables à des situations diverses. De leur côté, les Chinois n'avaient pas tort de citer Lénine pour doctriner l'inéluctabilité du recours aux armes afin d'en finir avec le capitalisme, car la "coexistence pacifique" ne date que de Staline et, en vérité, Khrouchtchev est à sa façon un révisionniste. Cette scolastique ne concerne en rien la "conférence au sommet" qui n'a pas eu lieu pour des raisons étrangères à celles que la presse occidentale dans son ensemble a mises en avant.

Khrouchtchev représente l'Etat soviétique, c'est-à-dire le Parti communiste de l'U.R.S.S. qui en est le maître, et il en traduit la politique ou la stratégie telles que le Comité central de ce Parti les élabore (peu importe si des modalités en sont décidées par le Presidium ou le secrétariat, organes permanents qui agissent entre les sessions plénières). Dans ce collège directorial et dictatorial, des opinions diverses peuvent se faire jour, des tendances se dessiner, mais toute

décision prise à la majorité acquiert force de loi pour l'unanimité des communistes soumis à la même discipline. Khrouchtchev est le porte-parole de cette volonté collective. Il a prôné la détente au nom de toute l'équipe, non par amour de la paix, mais d'abord pour modifier le statut de Berlin. De Gaulle au contraire voulait la détente comme fin en soi, ralliant Eisenhower et MacMillan à son refus délibéré avec Adenauer de s'engager dans une voie qui conduirait à l'abandon de Berlin. Dans ces conditions, la conférence au sommet perdait son objet initial, pour Khrouchtchev et son équipe. Moscou a donc pris prétexte d'un incident futile afin de masquer par un scandale tapageur l'échec de la manoeuvre en cours. Inutile de compliquer un épisode aussi simple de "coexistence pacifique", camouflage de la guerre froide.